



CLASSIQUES
GARNIER

MASSON (Pierre), « Les canards se suivent et se ressemblent », in MARTIN (Claude) (dir.), *La Revue des lettres modernes. Le romancier*

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-16881-2.p.0187](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-16881-2.p.0187)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1984. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

LES CANARDS SE SUIVENT ET SE RESSEMBLENT

par PIERRE MASSON

Nous ne prétendons pas apporter ici une véritable information, mais simplement faire partager un étonnement, celui que nous avons éprouvé en découvrant, peu de temps après avoir lu le pertinent article de G. Strauss sur « *Paludes* ou la chasse au canard » (AG5, 107-16), un texte dont la similitude avec cette œuvre de Gide est tout de même assez surprenant. Il s'agit d'un recueil de souvenirs¹ du Général Margueritte², où sont recensées les richesses cynégétiques de l'Algérie des années 1850-60; on y chasse un peu tous les animaux, entre autres la panthère et le canard, selon des méthodes qui n'ont rien de bien remarquable, mais dans des circonstances qui pourraient parfois passer pour « paludéennes ».

C'est ainsi que, pareil à « Bolbos sous la panthère » (P, 132), déchiqueté en présence d'Hubert incapable de viser, apparaît un certain Kaddour qui livre contre une panthère blessée « *une véritable lutte corps à corps, dans laquelle n'osaient même pas intervenir les frères du malheureux, qui appelait à l'aide. En quelques secondes, il fut renversé par la panthère, qui s'accroupit sur lui et se mit à le labourer de ses griffes et de ses crocs* » (p. 37¹).

C'est ainsi, surtout, qu'un chapitre intitulé « Canardville » nous fait pénétrer — c'est le cas de le dire — en compagnie de l'auteur et du Maréchal Bugeaud, dans un marais où « *des milliers de canards* » (p. 221¹) obscurcissaient « *le ciel de leurs* ».

volées». Pour y chasser, il fallait se «mettre à l'eau jusqu'au ventre» : «nous pataugions en plein marais. [...] [Bugeaud] s'était, malgré une température assez froide, mis carrément à l'eau avec des souliers et un pantalon de troupiers; [...] chaque coup abattait une pièce, et souvent plusieurs.» (p.223¹). «Nous les abattions au moment où elles passaient sur nos têtes. J'entends encore le bruit qu'elles faisaient en tombant dans l'eau.» (p.229¹).

Nous n'avons évidemment aucune preuve qui permette d'affirmer que Gide connaissait ce texte; pourtant, toutes sortes de correspondances comme l'abondance du gibier, l'enlèvement volontaire dans le marais, la chasse à deux, l'un conduisant l'autre, le bruit annonçant la chute des victimes, nous paraissent suffisamment nombreuses et précises pour qu'il soit au moins permis de le supposer.

Fût-elle un jour vérifiée, une telle hypothèse n'est pas faite pour révolutionner l'interprétation de *Paludes*; elle permettrait néanmoins de faire deux remarques :

— Au moment où Gide écrit *Paludes*, le souvenir de l'Afrique l'obsède, et il serait significatif de le voir, presque malgré lui, revenir vers ce pays, derrière les apparences d'un récit irréel et saugrenu. N'est-ce pas vers Biskra qu'Hubert, finalement, se met en route?

— Paradoxalement, ce sont moins les ressemblances que les différences entre ces deux textes qui sont révélatrices. Tout semblerait s'être passé, en effet, comme si Gide s'était servi du récit du général Margueritte comme d'un simple support pour y installer son récit à lui, celui des obsessions qui l'habitaient à l'époque; ces obsessions se traduisent par la présence dans *Paludes* de ces objets bizarres — bizarres de nature, ou par l'usage qui en est fait — que sont l'escarpolette et le fusil à poire en caoutchouc; en quelque sorte, c'est au niveau de l'armement que Gide innove, là précisément, comme l'a très bien montré G. Strauss, où ressort la portée symbolique du passage.

C'est pourquoi, s'il nous semble juste d'écrire que «*Tityre*

est le portrait ironique de celui qui s'arrête au simulacre de la vie, qui est impuissant devant la réalité et qui ne fait le récit que de voyages imaginaires» (AG5, 115), nous serions tentés d'ajouter que Tityre est aussi une façon pour Gide de se prouver à lui-même que ce qui réduit la vie au simulacre de cette vie, ce qui transforme de fructueuses expéditions en promenades dérisoires, ce sont précisément ses hésitations devant le problème de la sexualité; ce sont l'escarpolette et le fusil à poire qui nous font passer du vécu solide au rêve inconsistant; ce sont eux qu'il faudra abandonner, ce sont ces hésitations qu'il faudra surmonter, pour parvenir enfin aux nourritures terrestres.

1. *Chasses de l'Algérie*. Paris, Combet et Cie, 1866.
2. Le général Margueritte (1823–1870), tué à Sedan, est le père des écrivains Paul et Victor Margueritte.